donc *inventer la syntaxe tout en l'adaptant au latin*. Tout le livre de M. BARATIN tend à montrer que cette tâche était trop lourde, et l'histoire qu'il écrit est celle des échecs successifs de cette entreprise. Seul Varron, selon M. BARATIN, dans les 3e et 4e hexades (perdues) du *De lingua Latina*, avait réussi à fonder une syntaxe en dévoyant génialement la dialectique stoïcienne, mais son apport, trop original en quelque sorte dans son audace transdisciplinaire, s'est révélé inassimilable — à preuve la disparition, non fortuite pour M. BARATIN, de la partie véritablement syntaxique de son œuvre linguistique maîtresse. L'échec, ici, serait à mettre au compte de la réception. Chez les grammairiens des siècles suivants, Priscien inclus, c'est bien dès la production que l'invention de la syntaxe a été manquée. Dans le cas de la réflexion des premiers siècles de notre ère qui aboutit aux *Artes* du IVe siècle, la déviation fatale est, toujours selon M. BARATIN, celle qui a consisté à ne s'intéresser dans le latin qu'à ce qui *différait du grec* : la proximité typologique entre les deux langues était trop grande pour que la seule considération des données contrastives recueillies pût donner le branle à l'invention des concepts fondateurs d'une analyse véritablement syntaxique. Quant à Priscien, dont les livres *De constructione* (l. XVII et XVIII des *Institutions Grammaticales*) doivent tant à la *Syntaxe* d'Apollonius Dyscole, véritable défense et illustration du 1 gow en linguistique, la prépondérance qu'il a de fait accordée à l'*usus* (latin), caractérisé par l'incontrôlable éparpillement dû à la *uariatio*, sur la *ratio*, lui a finalement interdit de tirer le meilleur parti de son modèle grec et de poser des questions nouvelles qui eussent pu vraiment donner *naissance* à la syntaxe.

Ce bref résumé des thèses de M. BARATIN ne fait pas justice à la richesse de son livre. Il laisse surtout de côté ce qui en fait peut-être l'intérêt principal : l'argumentation, riche et serrée. Emporte-t-elle toujours l'adhésion ? Je la trouve quant à moi souvent très convaincante. Mais toutes les conclusions, bien sûr, ne sont pas au même niveau de certitude, et M. BARATIN lui-même souligne parfois leur caractère hypothétique. Les spécialistes, qu'ils soient philosophes ou historiens de la grammaire, trouveront matière à discuter. Beaucoup de matière même, et de la meilleure — c'est ce qui fait le prix d'un tel livre.

(Puis-je ajouter un mot, bien que ce ne soit guère l'usage, pour féliciter l'*éditeur* d'avoir accueilli *La naissance de la syntaxe à Rome* dans une de ses collections ? Excellent choix, en l'occurrence, mais il fallait tout de même le faire).

Jean LALLOT.

Éditions de textes. Collections.

Collection des Universités de France.

VARRON, *Économie rurale*, livre II. Texte établi, traduit et commenté par Ch. GUIRAUD (Collection des Universités de France) : Paris, Belles Lettres, 1985, XI et 172 pages.

Voici, dans la collection Budé, le second livre des *Res rusticae*, faisant suite au premier édité par J. HEURGON. Une introduction, très brève mais pertinente, annonce le sujet du livre et présente les personnages du dialogue. Elle est suivie d'un supplément à la bibliographie fournie dans le premier tome (depuis 1978 étaient parus au moins deux ouvrages importants sur l'économie rurale romaine : J. ANDRÉ, *L'alimentation et la cuisine à Rome*, Paris, 1981 ; J. KOLENDO, *L'agricultura nell' Italia romana*, Rome, 1980).

Si l'œuvre de KEIL marquera à tout jamais l'établissement du texte des *Res rusticae*, certaines de ses conjectures méritaient d'être revues, les progrès réalisés

dans la connaissance du latin archaïque (et donc archaïsant) ou parlé permettaient de se montrer à bon escient parfois plus conservateur. La science du linguiste qu'est Ch. GUIRAUD s'y reconnaît. Voici les variantes de son texte par rapport à l'édition de la collection Lœb : **Praef.**, 2, *retineant* Guiraud : *retinniant* Hooper-Ash; 6, *hic intermisimus* : omis; **1**, 1, *cum Paetum... inpedisset* : omis; 6, *eas enim* : *ea e.*; 7, *dicunt e quo post balare* : *e q. p. b. d.*; 8, *notae* : omis; 9 *urbis cum* : *urbs cum*; 10 *[quod] dicuntur* : *quod d.*; 14, *altera* : *primis altera*; **2**, 4 *amplo pectore* : *ampli p.*; 7 *[ea] uligo* : *ea u.*; **3**, 2, *molliore* : *-ri*; 3, *caprae quas alimus* : *q. a. c.*; 6, *exortus* : *-tos*; 7, *sationis* : *-oni*; *haedi et* : *h. at*; **4**, 1, *post* : *potius*; 10 *petasones* : *petasiones*, 11, *[aulia] succidiarum sallere* : *aulia succidia uere*; **5**, 1 : *Palibus* : *Laribus*; 4, *Homogyros* : *Bomagiros*; 5, *Hirrus* : *Hirrius*; 9 *nugatori* : *-rii*; **7**, 1 *in re* : *patre*; 3, *sub eis* : *s. ea*; 5, *latum et* : *l. at*; 15, *e quis* : *equi*; *ut ad rem* : *qui a. r.*; *et ideo* : *ideo*; **8**, 1, *hinni* : *item hinni*; 2, *fructuosus* : *fructus*; 3, *educatus* : *eductus*; **9**, 1 *et eius* : *eius*; 11; *quae cum* : *quae tum*; 12 *fiant segniores* : *fiunt s.*; 15 *mellum* : *melium*; **10**, 10 *nequaquam* : *nequi-*; 11 *si magni* : *s. m. sunt*; *stabulari* : *in stabula*; **11**, 1 *mulctu* : *mulgendo*; *si ullae* : *si fuerit*; 9, *lanae* : *in lana*; 13 *Cilicias* : *Cilicas*. Je mets à part, en 9, 5, l'omission de *canes* entre *laniis* et *emas* : le seul endroit où je puisse trouver en défaut cette édition très soigneuse.

La traduction est à la fois précise et élégante : parfois plus élégante que le latin de Varron, mais il ne sied pas de reprocher à une traduction d'être belle si elle est aussi fidèle.

Le commentaire, très fourni, est aussi très dense et très efficace. Les faits de langue et la justification des leçons retenues y trouvent justement place — ce qui manque parfois dans la collection : c'est l'apport du grammairien. Mais ce commentaire révèle encore en l'auteur un excellent connaisseur des *realia*, de l'économie, de la civilisation et de l'histoire romaines : il fournit également des données prosopographiques ou géographiques sur les personnages et les lieux cités, signale les passages parallèles chez les autres agronomes, éclaire les allusions historiques, apporte des informations pertinentes qui ressortissent aussi bien à l'histoire sociale et économique, aux techniques, à la zoologie, à l'astronomie, toujours avec une science très sûre, tenant compte de l'état récent des questions (juste un petit détail, p. 80, n. 17 : l'attribution de *C. I. L.*, I², 638 à un Popilius Laenas ne semble plus aujourd'hui certaine et il est encore plus douteux qu'il s'agisse du consul de 132).

Saluons donc une belle contribution non seulement aux études varroniennes, mais à la connaissance de l'agronomie antique.

Jean Christian DUMONT.

CICÉRON, *Correspondance*, tome IX, texte établi, traduit et annoté par Jean BEAUJEU (collection des Universités de France) : Paris, Les Belles Lettres, 1988, 319 pages, dont 143 doubles.

Voici le troisième volume de la correspondance de Cicéron publié par J. BEAUJEU, à un rythme soutenu puisque les précédents datent de 1980 et 1983. Les 97 lettres éditées vont de septembre 45 à août 44, et sont réparties en quatre groupes : du retour d'Espagne de César jusqu'à son assassinat; après les ides de mars, espoirs et déceptions : Cicéron en Campanie; le découragement : séjours à Tusculum et Astura; en route pour la Grèce. Le volume s'interrompt alors que Cicéron va abandonner son projet de voyage en Grèce et revenir animer le combat ultime contre Antoine. Les difficultés de ce texte si souvent allusif, notamment dans les lettres à Atticus, sont connues. Dix-neuf passages sont marqués des croix

du *locus desperatus*, cinq autres d'un point d'interrogation. A juste titre, nous semble-t-il, car il est prudent et honnête, même lorsque le sens général se laisse deviner, de ne pas imposer une correction qui ne s'impose pas d'elle-même. Peut-être eussions-nous même préféré que l'ingénieuse conjecture proposée pour *Att.*, 14, 2, 2 restât dans l'apparat, l'auteur lui-même en reconnaissant le caractère « largement hypothétique »; il n'y a pas non plus de raison de ne pas écrire †Πεντέλοιπον† dans *Att.*, 15, 3, 4 comme dans 14, 21, 4; dans 15, 8, 2 en revanche *mihi* ⟨...⟩ *uidebatur* et †*dare*† seulement me semblerait plus conforme à l'apparat. On notera qu'un assez grand nombre d'heureuses conjectures de D. R. SHACKLETON BAILEY ont été retenues, et que J. BEAUJEU en propose huit nouvelles (y compris *Att.*, 14, 2, 2). Nous sommes hésitant pour *Att.*, 15, 3, 2 (*quo* ⟨*modo*⟩ *iam* à la place du *quoniam* des manuscrits ne s'impose pas face au *quam iam* d'Orelli, étant donné le comparatif *peius*) et 15, 27, 3 (où rien ne permet de trancher entre *de Bacchi[de] statuarum coronis* et *de Bacchide, de statuarum coronis*), mais nous sommes prêt à le suivre pour *Att.*, 15, 16 a (οἶκος οὐ φίλος); 15, 18, 1 (*et illa cura uigilaret*, mais pourquoi ne pas garder, comme la suggestion en est faite dans l'apparat, le *uigilarem* des manuscrits?); 15, 20, 1 (ἀντερεῖ); 15, 25 (*uelim*) et 16, 1, 5 (*sic*). Pour ce qui est de la traduction, on peut faire ici ou là, bien sûr, quelque proposition ou quelque remarque (*Fam.*, 9, 12 : « allocution » rend-il bien *oratiunculam*, qu'explique ensuite *causam tenuem et inopem*? — *Att.*, 14, 21, 1 : *sane luculente*, « fort joliment », nous semble-t-il, plutôt que « sans aucune équivoque » — *Att.*, 15, 2, 3 : *Saserna collega dignus*, « un collègue digne d'eux », plutôt qu' « un collègue de valeur »; cf. *fuit certe dignus*, *Att.*, 15, 19, 2 — *Fam.*, 7, 21 : *ex edicto*, « conformément à son édit » plutôt que « par son édit »), mais il faut dire surtout qu'elle est, d'un bout à l'autre, remarquable d'exactitude, d'aisance, de variété de ton : un vrai régal. De substantielles introductions aux quatre groupes de lettres, des notes, et un appendice sur l'affaire de Buthrote éclairent autant qu'il est possible un texte qui demeure par endroits mystérieux, et peignent l'état d'esprit de Cicéron dans un contexte politique de redoutable instabilité. On saura gré à J. BEAUJEU de l'exactitude de l'information qu'il met à la disposition des lecteurs, et plus encore, peut-être, d'avoir su se garder d'être le contempteur ou le laudateur aveugle de Cicéron. Une seule remarque, purement formelle : la décision d'utiliser des lettres pour les notes en bas de page et des chiffres pour les notes complémentaires en fin de volume est une commodité pour le lecteur, mais paraît avoir entraîné quelques flottements (p. 34 : la note 6 répond à l'appel f, la note 5 aux appels 5 et 6; les notes c et d de la page 123 figurent aussi p. 122; p. 191 : les appels des notes 2 et c sont intervertis). Ces minuties seront corrigées lors du prochain tirage. Elles ne retirent rien à l'excellence du volume.

Jean-Louis FERRARY.

Rhétorique à Herennius, texte établi et traduit par G. ACHARD (collection des Universités de France) : Paris, Les Belles Lettres, 1989, *LXXXIV* et 260 pages dont 227 doubles, trois *Appendices* et trois *Indices*.

La dernière édition française de la *Rhétorique* était due à H. BORNECQUE (1932) dont le texte s'inspirait largement de l'édition magistrale que F. MARX avait donnée en Allemagne (1894). Ailleurs, d'autres éditions avaient également pris le relais : en particulier celles de H. CAPLAN (1954) et de G. CALBOLI (1969). Il était donc temps et plus que temps de voir apparaître une grande réplique française dans le concert international de si beaux et utiles ouvrages. N'oublions pas, en

effet, que ce traité constitue le tout premier manuel complet de l'art de la parole qui soit parvenu jusqu'à nous. G. ACHARD a mille et une raisons de le rappeler dans la première page de son Introduction (V). Autant dire tout de suite que la lecture et la connaissance de cet ouvrage intéresse l'helléniste autant que le latiniste, mais aussi le linguiste comme encore le stylicien, sans parler du philologue ou de l'historien de la littérature qui trouveront dans ce texte de quoi admirer nombre de marguerites, poussées sur le plus pur terreau de la matière tragique. Au jardin des lettres, le plus ancien, nous voici invités, dans la compagnie d'Ennius, de Pacuvius et d'Accius, à respirer un peu de l'air, qui inspirait ces Princes des Poètes, autant que les Maîtres de la rhétorique.

Mais l'ouvrage que signe G. ACHARD refuse le rôle unique de Musée. Sa facture, due au nouvel imprimeur des éditions Budé, PETERS, ne concède aucun pouce de qualité, pour la clarté de la typographie, aux volumes antérieurs. On appréciera, à très juste titre, la disposition des notes complémentaires au bas des pages, plutôt qu'en fin de volume. On regrettera cependant quelques imperfections remarquables. Interversion, à la page 1, du texte latin et du texte traduit. De même, dans le texte latin, on pourra regretter que les crochets obliques, destinés à intégrer dans le texte une lettre ou une syllabe, soient parfois trop espacés (p. 48, 84) ou trop serrés (p. 23). Dans le texte latin encore, pourquoi ne pas avoir proposé une numérotation des chapitres en chiffres romains? Mais ce ne sont-là que remarques superficielles sur la présentation matérielle d'un ouvrage par ailleurs agréable à consulter et à manier tant est belle et claire sa lisibilité.

L'œuvre, à vrai dire, a bien besoin de cette clarté enveloppante car, pour le fond, elle conserve bien des mystères. L'introduction rappelle avec courage le lot de ces incertitudes qui pèsent sur le nom de l'auteur, celui du destinataire ou la date même de composition, sans parler de la tradition de l'*ars* à laquelle il conviendrait de rattacher la *Rhétorique*... Exploitant et analysant cependant, avec une acuité parfaite, les indications qui proviennent du texte et des nombreuses références qui ont trait à l'œuvre, jusqu'à la fin de l'Antiquité, G. ACHARD exclut toute possibilité d'attribution à Cicéron, puis à Cornificius, avant de proposer un portrait de l'auteur dont l'originalité réside dans la démonstration suivante : loin d'être un simple rhéteur, voire un chevalier, il occupait certainement une magistrature assez élevée (p. XXI-XXXIV). L'éditeur accomplit ainsi un pas véritablement décisif, à notre avis, en direction de la découverte, un jour sans doute prochain, de l'identité de l'auteur. En revanche, pour la datation, G. ACHARD demeure dans la prudence exemplaire de ses prédécesseurs F. MARX, H. CAPLAN et G. CALBOLI et retient la date de 84-83 (p. VI-VIII). Rien de très nouveau non plus — et pour cause! — sur la place de l'œuvre dans l'histoire de la rhétorique. Avec une égale circonspection, G. ACHARD situe le traité à la rencontre de multiples influences, privilégiant toutefois le courant rhodien (p. XXV-LIII).

Mais c'est à propos de la tradition manuscrite (p. LV et sq.) qu'apparaît assurément l'apport le plus « positif » du travail de G. ACHARD. Alors que les éditeurs antérieurs faisaient remonter l'apparition de la famille des manuscrits complets au début du XII^{e} siècle, G. ACHARD démontre que cette famille était constituée dès la fin du X^{e} siècle. De là découle une valeur plus grande accordée à certaines leçons de témoins du XI^{e} siècle, leçons longtemps considérées comme des hypothèses de doctes et qui en réalité dérivent du texte *in extenso*. Il en découle encore un apparat critique très substantiel, plus fourni que ceux que l'on trouve habituellement dans cette collection. D'où enfin la proposition de plus de deux cents partis nouveaux par rapport à l'édition de F. MARX, certains probants comme *filius* (p. 19 et 20), d'autres plus discutables comme le *non ut* de la page 135.

Au chapitre des regrets, on ajoutera le remplacement des deux barres qui, traditionnellement, séparaient les unités critiques dans les précédentes éditions Budé, par un simple trait oblique, source de confusion, et encore la multiplication des tirets qui tiennent lieu de reprise des mots et rendent parfois la lecture difficile, par exemple page 30. Signalons enfin quelques spécimens de coquilles et défectuosités mineures et quasiment inévitables. Dès la première page de l'Introduction, Moyen Âge se voit affublé d'un trait d'union inutile. Page 174, lire *nolle* (au lieu de « *nomme* »). Page LXIII schéma du *Stemma* est obscur : « X » devrait se trouver en face de « I ».

La traduction que nous donne G. ACHARD se recommande d'elle-même par sa tension, presque trop concise, et la force qui en résulte : pour une fois, le volume de la traduction ne déborde pas les dimensions du texte. Bel effort de sobriété et de justesse, particulièrement estimable à propos d'un traité de rhétorique. Les candidats latinistes aux diverses épreuves des examens et concours trouveront la matière à de bons exercices de « rétroversion », ce qui, à notre sens, constitue la meilleure image et le plus pur hommage dont puisse justement se parer le texte de cette traduction. Et la fidélité à l'égard de l'auteur de cette *Rhétorique* va jusqu'à savoir démarquer les termes techniques de leur traduction habituelle en ayant recours, non pas à des mots grecs (catachrèse, etc.), mais à des équivalents plus simples et en même temps conformes au souhait de l'auteur, ce fascinant Sénateur-Rhéteur, qui ne fait que commencer à nous surprendre.

Les notes trouvent alors leur véritable utilité, en rappelant en particulier la terminologie grecque correspondante. Elles apportent peu de nouveautés cependant : il faut dire que les éditions de H. CAPLAN et de G. CALBOLI avaient très largement exploité le terrain. On pourra discuter le contenu de la note 106, p. 65, où *nauis* est présenté comme sujet et lui opposer l'opinion de J. HEURGON (*Ennius, Fragments Tragiques*, II, Paris, C. D. U., 1960, p. 173) qui suggère de voir en *nauis* un génitif. On nous pardonnera de ne pouvoir entrer ici dans une argumentation développée en ce sens. Mais il faut bien avouer que la traduction des nombreux fragments tragiques que comporte la *Rhétorique*, comme d'ailleurs l'établissement de leur texte, demeure une entreprise délicate et rarement satisfaisante.

Trois *Appendices* et trois *Indices* couronnent l'ouvrage. Les premiers prolongent utilement les informations données par l'Introduction : il y a, dans ces retours, non pas des repentirs, mais comme la nécessité d'un dernier regard vérificateur. On corrigera cependant, dans la Table des Matières, 1 en 229... Les seconds, nous semble-t-il, donnent toutes assurances de savoir être à la fois pratiques et complets. Voilà donc, esquissée à grands traits, l'analyse critique d'un ouvrage qui méritera, certainement, de plus amples commentaires. Sans être des plus autorisés, le nôtre s'est attaché à mettre en évidence les imperfections mineures pour mieux suggérer la valeur majeure de l'ouvrage. La publication de l'œuvre, qui a été le plus souvent recopiée durant le Moyen Âge, avec le *de inventione*, n'allait pas sans quelque difficulté. La rigueur, la patience et la clairvoyance de G. ACHARD nous semblent avoir magistralement dominé les problèmes que soulevait l'édition d'un texte particulièrement redoutable dans ses exigences, férocement doublées, d'indigences, si cruelles, mais si belles.

André ARCELLASCHI.

TACITE, *Histoires*, livres II & III (tome II), texte établi et traduit par Henri LE BONNIEC, annoté par Joseph HELLEGOUARC'H (collection des Universités de France) : Paris, Les Belles Lettres, 1989, XV et 326 pages dont 142 doubles, 1 carte h. t.

Pour les *Annales* et les *Histoires* de Tacite, nous avons vécu trop longtemps, en France, sur l'édition procurée jadis par Henri GOELZER dans la collection Budé ; et ce fut le grand mérite de Pierre WUILLEUMIER, que d'avoir remis en chantier ces deux œuvres majeures et d'en avoir commencé la publication dès 1974, avec le tome I des *Annales*. A sa mort, en 1979, Pierre WUILLEUMIER laissait en manuscrit une partie de l'introduction aux *Histoires* et une ébauche de traduction des trois premiers livres. Nos collègues Henri LE BONNIEC et Joseph HELLEGOUARC'H, qui étaient tout désignés pour reprendre le flambeau, viennent de nous donner, coup sur coup, le livre I des *Histoires* en 1987 et, deux ans plus tard, les livres II et III. Cette belle régularité nous laisse bien augurer de la fin de leur travail : un *Tacite* complet et moderne est en vue à la C. U. F.

Comme on sait, le texte des *Histoires* nous est transmis par un manuscrit du XI[e] siècle, le *Mediceus alter*, et par une trentaine de *recentiores*, tous du XV[e] siècle. La connaissance de ces *rencentiores* a été grandement améliorée, pour le livre II, par les travaux de R. HANSLIK publiés par I. SCHINZEL, et pour le livre III, par ceux de K. WELLESLEY. L'un de ces *recentiores*, le *Leidensis* BPL 16 B, a été présenté par C. W. MENDELL et E. KOESTERMANN comme le représentant d'une tradition (plus ou moins) indépendante du *Mediceus alter* : une hypothèse qui a fait long feu et à laquelle nos collègues, tout comme les éditeurs les plus récents, refusent à juste titre de se rallier. On revient donc en quelque sorte au point de départ : le texte des *Histoires* repose sur une vulgate ; beaucoup des défaillances du manuscrit *M* sont faciles à corriger et l'ont été depuis longtemps ; les points litigieux sont relativement peu nombreux.

H. LE BONNIEC a donc rédigé un apparat critique sobre, mais qui contient tout l'essentiel ; un sigle collectif suffit à désigner les *recentiores*, lorsqu'il est inutile d'entrer dans les détails (mais on comprend mal la différence entre les sigles *recc.* et *alii*) ; les manuscrits ne sont cités individuellement que dans les cas difficiles, d'après une liste très complète de *sigla codicum* qui figure en tête du volume, et que le tome I, qui n'avait pas profité des travaux de SCHINZEL et de WELLESLEY, ne comportait pas.

Le texte adopté dans les passages contestés emporte généralement la conviction. En III, 24, 1, par exemple, *curnam sumpsissent arma*, fondé sur *L*, constitue certainement la meilleure manière de corriger la leçon de *M* et de plusieurs *recc.*, *cur rari sumpsissent arma*. De même, en III, 80, 2, *palantur comites*, de *M*, est bien supérieur à *pulsantur comites*, inventé par KIESSLING et repris par beaucoup de modernes. Rares sont les cas où les choix opérés par nos deux collègues laissent une place au doute. Ainsi, en II, 1, 3, — un passage où le manuscrit *M* fait défaut — on peut hésiter entre *incertam adhuc uictoriam* que propose H. LE BONNIEC en améliorant une leçon des *Laurentiani A* et *B*, et *incerta adhuc uictoria*, que préfèrent beaucoup d'éditeurs modernes en se fondant sur d'autres *recc.* Le sens de la phrase — un raisonnement dans lequel Titus évalue ses chances politiques et militaires — s'accommode parfaitement de l'une comme de l'autre leçon.

Venons-en à la traduction. S'agissant d'une prose d'art comme celle de Tacite, l'entreprise ressemble à la « quadrature du cercle » (tome I, p. VIII) : on voudrait rendre toutes les nuances de l'original, mais il faut rester lisible ; la réussite dépend de l'équilibre entre ces deux facteurs, et c'est un équilibre toujours instable. La traduction de GOELZER, dans la C. U. F., se lisait bien et paraissait sérieuse ; à y

regarder de près, on y découvrait bon nombre d'inexactitudes, voire des erreurs caractérisées. Dans la collection Garnier H. BORNECQUE avait également produit un *Tacite* très honorable. Sans renier l'œuvre de leurs prédécesseurs, nos collègues ont fait nettement mieux qu'eux. Leur traduction donne toutes les garanties de la sécurité; le texte latin est serré de près, le français paraît généralement précis, sobre et vivant. Tout au plus dirait-on que le traducteur a voulu trop bien faire parfois; le désir d'être précis a entraîné quelques lourdeurs. En II, 49, 2, un « s'étant fait apporter » est suivi d'un « s'étant assuré »; en quelques endroits les tournures participiales tiennent une trop grande place. Mais c'est, apparemment, la rançon d'un travail bien fait, proche de la perfection.

L'auteur des notes, J. HELLEGOUARC'H, exprime le regret (p. 147) que le volume ait dû en être réduit, pour des raisons sans doute éditoriales. Il en reste quand même 179 pages en petits caractères! Naguère, P. WUILLEUMIER avait dû se contenter, pour les *Annales*, de quelques lignes en bas de page. Il n'est pas question de refaire, dans la collection Budé, les commentaires monumentaux qui ont paru ailleurs, et qui n'ont pas que des qualités. J. HELLEGOUARC'H a eu le courage de renoncer aux remarques stylistiques, aux citations et aux références trop nombreuses; mais nous trouvons dans son commentaire la justification des leçons adoptées dans les passages où le texte est corrompu, ainsi que, surtout, une foule de renseignements d'ordre historique, prosopographique, géographique, institutionnel, qui nous dispenseront le plus souvent de recourir à d'autres ouvrages.

Bref et en peu de mots, nous avons plaisir à saluer la parution de ce volume solide, sobre et équilibré, à en complimenter les auteurs et à les presser amicalement de nous en donner la suite.

Hubert ZEHNACKER.

Collection Teubner

Iurisprudentiae antehadrianae reliquiae post Ph. E. HUSCHKE ediderunt E. SECKEL et B. KÜBLER (Bibliotheca Scriptorum Graecorum Teubneriana, Reprint de la 6e édition) : Leipzig, 1988, 2 vol., XXXII-503 pages et 543 pages.

Saluons comme il se doit l'initiative des responsables de la collection Teubner (Leipzig) qui ont choisi de réimprimer un classique dont la dernière édition, procurée par E. SECKEL et B. KÜBLER, remontait à 1908 et n'était qu'une variante revue et corrigée du recueil de Ph. E. HUSCHKE. Si les textes regroupés dans ces deux tomes concernent au premier chef les romanistes, ils contiennent un certain nombre de notices ou de fragments dans lesquels le philologue et l'historien de la religion romaine trouveront une riche matière.

Jean-Claude RICHARD.

CENSORINUS, Betrachtungen zum Tag der Geburt, De die natali mit deutscher Übersetzung und Anmerkungen... von K. SALLMANN : Leipzig, Teubner, 1988, 142 pages.

Peu lu et même négligé pendant près d'un siècle et demi, le *De die natali* connaît aujourd'hui un regain de fortune : c'est ainsi qu'en moins de dix ans se seront succédé la *Traduction annotée* de cet opuscule due à G. ROCCA-SERRA (Paris, 1980), l'édition que K. SALLMANN en procura trois ans plus tard dans la *Bibliotheca Teubneriana* (cf. A. LE BOEUFFLE, *R. É. L.*, 62, 1984, p. 444-445) et, dernièrement, la traduction de ce petit traité établie par le même savant sous les auspices de la Teubner Verlagsgesellschaft.

Le texte retenu dans cette bilingue est bien sûr celui de 1983. Comme on pouvait s'y attendre, la traduction a le mérite de la sobriété. Les notes enfin qui occupent près d'un tiers de l'opuscule seront d'un constant secours pour le lecteur qui n'est pas familiarisé avec les problèmes d'astrologie ou de chronologie antiques.

Les deux collections Teubner avaient jusqu'ici en commun d'ignorer les éditions bilingues. Souhaitons que l'expérience tentée à Leipzig s'étende à d'autres œuvres de contenu technique.

Jean-Claude RICHARD.

Sources chrétiennes.

Les canons des conciles mérovingiens (VI^e^-VII^e^ siècles), texte latin de l'édition C. de CLERCQ, Introduction, traduction et notes par J. GAUDEMET et B. BASDEVANT (coll. « Sources chrétiennes », 353-354), 2 tomes, 636 pages, 4 index, 1 tableau, 1 annexe, 1 carte.

Il suffit de consulter la carte des « plus anciennes villes conciliaires d'Occident », publiée dans le manuel que J. GAUDEMET a consacré en 1985 aux *Sources du droit de l'Église en Occident*, pour constater que le nombre des conciles gaulois et la dispersion de leurs lieux de réunion sur le territoire de l'ancienne Gaule constituent des phénomènes singuliers dans l'histoire de l'Occident latin. C'est dire d'emblée l'intérêt considérable d'un dossier qui intéresse autant l'histoire de l'Église que celle de la société, des mentalités et aussi de la langue latine dans la Gaule mérovingienne. Mais quiconque a consulté ces textes sait aussi la difficulté considérable qu'y présente un latin tardif en pleine évolution.

Il a paru opportun de reprendre ici la sérieuse édition critique publiée par C. de CLERCQ en 1963 dans le *Corpus christianorum*. Première interprétation (*interpretatio!*), la traduction de textes si souvent obscurs ou flous était une tâche aussi urgente que difficile : « une entreprise hasardeuse, qui n'a jamais été tentée », disent justement ses auteurs. Elle induisait d'emblée à la glose ; mais on ne devait ni transcrire en français certains galimatias, ni céder à la tentation d'une « belle infidèle » : le *medium utrimque reductum* n'était pas ici aisé à tenir. On doit donc reconnaître qu'il a pourtant été tenu, avec autant de minutie critique que d'ingéniosité, voire une élégance qui améliore l'impression donnée par le latin, tout en lui restant transparent.

L'introduction fait le point, d'une manière claire et concise, sur la tradition de ces textes conciliaires, transmis par des « collections canoniques » qui s'échelonnent du VI^e^ siècle jusqu'au fameux *Décret* de Gratien au XII^e^. Puis sont analysées et commentées la géographie et la sociologie de ces conciles, et leurs décisions disciplinaires, qui concernent tour à tour l'Église et la liturgie, mais aussi, plus largement, la vie sociale, le mariage surtout, sans oublier ceux que nous appellerions aujourd'hui les marginaux de cette société en cours de christianisation : hérétiques, païens et juifs.

On ne peut qu'approuver les auteurs d'avoir procuré une édition aux graphies normalisées pour la commodité de la lecture : qu'eût-on gagné à suivre les variations de l'orthographe très incertaine de manuscrits précarolingiens ? L'éditeur du *C. C.* avait généralement suivi celle de l'éd. Maassen de 1893 dans les *M. G. H.*, qui avait « opté en général pour les formes les plus aberrantes » : comme si le latin écrit mérovingien avait méthodiquement pris le contrepied des usages classiques ! Cet idéal graphique paradoxal, ainsi appliqué à des textes de la *nicht schöne Literatur*, n'était pas moins suspect que la « classicisation » pratiquée souvent sur les textes latins tardifs par les éditeurs des siècles passés. Conscients de la fragilité gra-

phique de copies parfois contemporaines de la rédaction de ces canons (dont la rédaction s'échelonne de 511 à 680), les auteurs ont ici rectifié les cacographies des copistes mérovingiens, par ce qu'ils disent être « une démarche d'ordre pratique et sans prétention philologique, qui ne préjuge pas de ce que fut le latin mérovingien ».

Les linguistes pourront toujours recourir à l'édition du *C. C.*, qui reflète les graphies de MAASSEN, mais dont les apparats reposent sur de nouvelles bases. Ils ne seront pas fâchés de disposer d'une traduction française qui permet, désormais, sinon de comprendre à fond une pensée parfois peu claire, du moins de disposer d'une base d'interprétation réfléchie et bien plus qu'acceptable. Là même où l'on peut ne pas être d'accord sur le sens d'un mot, on est provoqué par cette traduction même à se rapprocher de ce qu'on estime être le sens du latin, et à en chercher un meilleur équivalent. On doit reconnaître d'ailleurs que cela arrive rarement.

Chaque concile est présenté avec ses coordonnées historiques et sa tradition manuscrite particulière. L'annotation est utile, sobre et parfois même un peu trop succincte. On retrouve, quand il y a lieu, l'apparat de sources bibliques coutumier dans la collection des *S. Chr.* Les notes techniques (en particulier les très utiles « références croisées » aux autres conciles, sur un sujet précis) l'emportent sur les notes lexicales, dont on aurait pu augmenter le nombre sans surcharger beaucoup ces deux volumes. Quatre index terminent le tome 2 : scripturaire, prosopographique (la « carte d'identité » minima des évêques participant aux divers conciles), des diocèses présents ou représentés ; enfin un index analytique, qu'on aurait aimé plus complet : on n'y trouvera, par exemple, aucune rubrique *hymnes*, alors que certains canons y font allusion et que cela intéresse fort l'histoire de la liturgie et celle de la littérature chrétienne. Les latinistes de tous horizons débusqueront dans cette *selva* encore *oscura* beaucoup de gibiers divers, et même inattendus : leur gratitude en sera d'autant plus grande envers les historiens du droit qui en ont ouvert les sentiers.

Jacques FONTAINE.

Vetus latina.

B. LÖFDSTEDT, *Sedulius Scottus, Kommentar zum Evangelium nach Matthaeus, I, I, — II, I* (coll. *Vetus latina, Aus der Geschichte der lateinischen Bibel*, 14) : Freiburg, Herder, 1989, 306 pages.

Une étape importante dans « l'histoire de la Bible latine », selon le titre de la collection où a trouvé place cette édition, née en marge de la grande entreprise de la *Vetus latina*, de Beuron. Fondée sur deux manuscrits du IX^e^ siècle (*Berolin. Phill.* 1660 et *Vindobon.* 740 : en 1975, Fr. BRUNHÖLZL ne parlait encore que de « quelques manuscrits du XII^e^ siècle »), cette *editio princeps* publie près du tiers d'un document important pour l'histoire de l'exégèse latine occidentale, considérée au siècle de la *reformatio* carolingienne. En cette sorte de miroir éclaté de l'exégèse patristique la plus classique, les emprunts et souvenirs tirés surtout d'Hilaire, Augustin, Jérôme, Grégoire, Isidore, Bède, portent témoignage d'un certain état de la culture religieuse carolingienne, de ses orientations exégétiques et théologiques, de ses méthodes de travail.

Pour réaliser cette édition critique, Bengt LÖFSTEDT, orfèvre en matière de latin du haut Moyen Âge, a pu tirer parti des dossiers de S. CONNOLLY, envers lequel il exprime une juste gratitude. Aux textes des deux témoins manuscrits, il a joint le témoignage indirect de la transmission et des éditions les plus récentes des

œuvres patristiques utilisées, pour restituer au mieux le texte original. Fort claire mais parfois elliptique, l'édition offre ce texte avec la citation des versets évangéliques en capitales; au bas de chaque page, un apparat critique, au-dessus d'un apparat des sources patristiques actuellement repérées.

Document pour les doctes, fondé sur une technique sûre. Mais le lecteur, même un latiniste un peu averti, regrette bien des silences. En effet, l'absence de toute introduction ne permet pas de savoir quelle a été l'histoire de la présente édition, ni même que l'on se trouve devant une édition *princeps*. Pas davantage de renseignements pour situer ce commentaire dans l'œuvre de Sedulius Scottus, et dans le paysage de l'exégèse carolingienne. Sans doute une telle nudité fait-elle honneur à la modestie de l'éditeur, et à son souci scrupuleux de ne pas empiéter sur les futurs travaux des spécialistes de la culture carolingienne, — sur laquelle il n'est pourtant pas démuni de connaissances, même approfondies. Il faudrait désormais dans cette collection, surtout quand il s'agit d'inédits, penser à d'autres utilisateurs que les techniciens de la Bible latine, et donner un minimum d'introduction au texte, à l'usage de tous les autres lecteurs. Ces travaux excellents en retireront le bénéfice d'une diffusion plus large et plus aisée, ce qu'ils méritent hautement.

Jacques FONTAINE.

Corpus Christianorum.

Corpus christianorum, series latina, LXIV, *Foebadius, Victricius, Leporius, Vicentius Lerinensis, Euagrius, Ruricius*, édition et notes de R. DEMEULENAERE : Turnhout, 1985, 523 pages.

Ce volume rassemble les œuvres de six auteurs de la fin du IV^e^ siècle et du début du V^e^ qui ont comme point commun d'être d'origine gauloise. A travers ces auteurs mineurs, c'est une page de l'histoire religieuse de la Gaule qui revit, et nous voyons comment elle prit sa place dans les grandes querelles théologiques de l'époque. Et elle le fit avec talent, si l'on considère, par exemple, que le *Commonitorium* de Vincent de Lérins, aujourd'hui encore, ne laisse pas indifférents ceux qui s'intéressent à l'histoire du développement du dogme.

Chaque auteur du volume fait l'objet d'une introduction comprenant des informations sur sa vie, son œuvre, sa tradition manuscrite. S'y ajoute une bibliographie abondante, bien qu'elle soit modestement qualifiée de « choisie ». Le travail d'édition a été mené, d'une façon générale, avec une conscience et une méthode dignes des plus grands éloges.

Je voudrais maintenant proposer quelques remarques sur chacun des auteurs de ce *corpus*. Le *liber contra Arrianos* de Fébade me semble édité selon de sages principes, en ce sens que le recours aux conjectures d'éditeurs antérieurs ou personnelles est modéré et toujours justifié. Simplement deux réserves. P. 35, ligne 25, je ne comprends pas la construction de *uos indignos*. Est-ce un accusatif absolu? D'autre part, l'apparat critique n'est pas toujours rédigé de manière claire. Ainsi p. 36, l. 33, la leçon choisie — omission de *quae* — est placée en dernière position... comme si le manuscrit *V* faisait d'une certaine façon autorité.

Le *de laude sanctorum* de Victrice est un texte intéressant sur le culte des martyrs au lendemain de la paix de l'Église. Le style est riche, fréquemment métaphorique, et la doctrine solide, ce qui est important en un domaine où le christianisme pouvait prêter à des attaques de diverses origines. Un tel texte prend toute sa signification, si on le lit en contrepoint, par exemple, des attaques de Jérôme contre Vigilance.

Après ces pages vigoureuses et entraînantes de l'évêque de Rouen, on s'ennuie un peu à lire le *liber emendationis* de Leporius qui n'est qu'un résumé sec de la foi catholique. Mais on remerciera R. DEMEULENAERE d'avoir renouvelé le texte de ce traité, en recourant au manuscrit 106 de RIPOLL et à la tradition indirecte, tout en se tenant très près de l'édition de SIRMOND « la seule qui repose sur un manuscrit complet. » Cela est d'excellente méthode.

Nous avons déjà dit que le *Commonitorium* de Vincent de Lérins est, sans doute, la perle de ce volume — si l'on juge d'après l'actualité des auteurs : NEWMAN et le P. POUGET y sont en germe. A côté de cette œuvre célèbre, on nous offre ici les *Excerpta* qui permettent d'approfondir la pensée de ce théologien fidèle à la pensée d'Augustin. La double recension de ce texte dans les manuscrits *N* et *R* posait à l'éditeur un problème qu'il a résolu, me semble-t-il, de façon satisfaisante en refusant ce qu'il appelle l' « édition hybride ».

Vient ensuite l'*Altercatio legis inter Simonem Iudaeum et Theophilum christianum* d'Évagre. R. DEMEULENAERE se garde de prendre une position tranchée sur l'identité de ce mystérieux auteur, même s'il admet qu'il y a de bonnes raisons de penser qu'il s'agit du prêtre Évagre, disciple de Martin de Tours. Pour l'édition, il a été fait appel, outre les manuscrits connus des précédents éditeurs, au papyrus de Pommersfelden (*P*). Une étude détaillée de ce papyrus, accompagnée de photographies, nous est ici proposée, p. 239-246. Cela fait progresser la connaissance de la tradition manuscrite, mais moins l'établissement du texte, comme le reconnaît R. Demeulenaere, p. 247, qui refuse, à juste titre, de céder au prestige de l'ancienneté de ce papyrus : *antiquior non melior*, c'est une leçon à retenir. En deux endroits, je me demande si la leçon choisie est vraiment la bonne : p. 268, l. 120 *erint*, et p. 284, l. 109 *in eliberatione*.

Les lettres de Rurice forment la dernière partie de ce volume. L'éditeur reconnaît sa dette à l'égard de H. Hagendahl dont il suit la méthode de retour au manuscrit contre les corrections des éditeurs précédents. A la fin du volume on trouvera, pour chacun des auteurs trois sortes d'index : *locorum sacrae scripturae, scriptorum, nominum et uerborum notabilium*. Voilà donc un précieux instrument de travail qui devrait favoriser de nouvelles études sur ces écrivains.

Marc REYDELLET.

Corpus Christianorum, Continuatio mediaevalis.

SEDULIUS SCOTTUS, *Collectaneum Miscellaneum*, edidit Dean SIMPSON (*Corpus Christianorum, Continuatio mediaevalis*, t. LXVII) : Turnhout, Brepols, 1988, XXXIX et 410 pages.

Sedulius Scottus, par ses œuvres exégétiques, grammaticales et poétiques, est l'un des auteurs majeurs du milieu du IX^e^ siècle. Les spécialistes de l'Antiquité le connaissent surtout parce qu'il a compilé un florilège renfermant des extraits d'auteurs classiques, notamment des fragments — inconnus par ailleurs — des discours de Cicéron *In Pisonem, Pro Flacco* et *Pro Fonteio*. Ce florilège en vérité est anonyme, mais Ludwig TRAUBE a fait observer dès 1891 qu'il était à l'origine de nombreuses citations insérées par Sedulius dans ses œuvres personnelles, et spécialement dans le *De rectoribus christianis*. L'attribution, que proposait TRAUBE, fut confirmée en 1906 par S. HELLMANN, dans son édition critique du *De rectoribus*, et doit être tenue pour démontrée.

Le nom de *Collectaneum Miscellaneum* est une création moderne. L'anthologie de Sedilius, qui s'est conservée dans un manuscrit du XII^e^ s. (Bernkastel-Kues, Nikolaus Hospital bibl. 52 f. 246-272) et dans un court fragment du XI^e^ (Paris,

B. N., lat. 1750, f. 127-129 v°), est dans les deux cas dépourvue de titre général. C'est qu'il ne s'agit pas d'un traité proprement dit, dont l'auteur aurait revendiqué la paternité, mais d'un assemblage de florilèges thématiques (dont certains antérieurs à Sedulius) et de notes personnelles de lecture, retranscrit par hasard grâce à la curiosité de lettrés médiévaux. L'adjectif *miscellaneum* décrit exactement le caractère du florilège qui, sans ordre apparent, reproduit des extraits non seulement classiques, mais aussi bibliques et patristiques.

Malgré l'intérêt exceptionnel du *Collectaneum*, on s'était contenté jusqu'à présent d'en publier des chapitres isolés, en choisissant de préférence les sections classiques. Diverses raisons peuvent être invoquées pour expliquer cette situation : d'abord la priorité de fait accordée aux auteurs profanes par rapport aux œuvres ecclésiastiques, ensuite l'ampleur du florilège et la difficulté d'en repérer chacune des sources, enfin la médiocre lisibilité du manuscrit de Kues, copié d'une écriture de très petit module sur deux colonnes comptant chacune environ 70 lignes. Dean SIMPSON est le premier philologue à s'être lancé dans l'aventure d'une transcription intégrale. Sa publication, qui pour beaucoup de chapitres a le caractère d'une édition *princeps*, est certainement perfectible, mais elle a le mérite de rendre accessible un texte que de rares privilégiés, et à grand peine, déchiffraient jusqu'ici sur microfilm.

L'identification précise d'environ 4000 extraits, pour un philologue qui n'avait pas d'expérience antérieure en ce domaine, était une tâche presque désespérée. Du côté des auteurs profanes, plusieurs générations de chercheurs avaient déjà préparé le travail et les concordances sont nombreuses : il y a donc peu à glaner après la nouvelle enquête de D. SIMPSON. J'ai remarqué cependant divers emprunts à Calcidius (X, 1-12; XVIII, 35; LIII, 5; LXXX, XXVI, 94), une vingtaine de sentences (surtout au chapitre LXXX) appartenant aux séries publiées par E. WOELFFLIN sous les noms de Caecilius Balbus, Sénèque et Publilius Syrus (Basileae, 1855 et Lipsiae, 1869), trois citations de Virgile le grammairien (XIII, VIII, 26 et XXXXVII, 10; LXXX, XXVII, 24), des adaptations isolées de l'*Histoire Auguste* (XXIX, 12, 8 : cf. VIII, v. 36), Ovide (*Metam.*, I, 505-506 : cf. VIII, VIII, 28) et Stace (*Thebais*, I, 360 : cf. VIII, VIII, 7).

Mais dans le domaine ecclésiastique, la situation est fort différente : les passages bibliques ou patristiques laissés sans référence se comptent par centaines. En préparant ce compte rendu, j'ai constitué moi-même un fichier d'identifications nouvelles où je relève des noms assez rares comme Apponius (XIII, XX, 17), Bachiarius (LXXVI, 1 et 3), ou plus courants comme Grégoire de Nazianze (XIII, VIII et XXVIII, 11) et Léon le Grand (LXXXIV, 5). J'ai retrouvé en particulier une douzaine d'emprunts à Pélage (= Pseudo-Jérôme, *Epist.*, 1 et 13), une quarantaine à Isidore de Séville et cent quarante extraits d'œuvres authentiques de Jérôme, probablement l'auteur favori de Sedulius Scottus.

La présence de tant de passages non identifiés finit par poser une problème de fond. Au-dessous d'un certain seuil, il est malaisé d'éditer correctement un florilège, car la séparation des chapitres et des extraits individuels ne peut plus se faire avec précision. D'autre part, sans le repérage préalable des modèles, il est risqué de proposer une ponctuation ou de retoucher par conjecture les textes corrompus. Quelques exemples suffiront à illustrer mon propos. Derrière XIII, I, 19 (*Os barbarum et procax et in conuicia semper armatum*) et 20 (*Quocunque te uerteris post modo infantie est*), se cache un seul et même extrait de Jérôme, *Epist.*, 22, 28, 6, dont les quatre derniers mots doivent se lire *primus in facie est*; de même les éléments disjoints en LXXX, XXVI, 71-73 (*Saluta Paulam et Eutochium.* ‖ *Velit notit.* ‖ *Mundus in Christo meas*) correspondent, avec une ponctuation différente, à la finale de la lettre 45, 7, 1. Les derniers mots de XIII. XVII, 11 (*odium aliene felici-*

tatis) n'ont rien à voir avec la sentence de Cassien à laquelle ils sont liés (*Inst.*, V, 4, 2), mais représentent la définition de l'envie, sujet du chapitre suivant. Le verbe *contempnit*, sur lequel s'ouvre XIII, XIV, 10, appartient à l'extrait de Jérôme qui précède : le reste du passage fait un tout avec XIII, XIV, 11, à condition de ne pas corriger le texte du manuscrit et de lire : *Pulchre seniores nostri naturam cinodoxie (— doxiam Simpson) in modum cepe bulborumque describunt...* (= Cassien, *Inst.*, XI, 5). Au lieu de livrer d'emblée au public une édition qui se veut définitive, il aurait été sage de faire circuler un texte provisoire, sous une présentation plus modeste.

Néanmoins, à condition de garder sans cesse son attention en éveil, la lecture du *Collectaneum Miscellaneum* apporte quantité d'informations nouvelles, à l'historien de la littérature comme à celui des textes et des bibliothèques. L'aphorisme *Veritati seueritas insita est* (VIII, VII, 10) fournit peut-être la solution de l'énigme du *Carmen*, II, 64 de Sedulius Scottus (reproduire en LXVIII, 37) ; XIII, I, 27 est la source du *Carmen*, II, 55, 12 (*erustans mendas fumigerosque globos*) ; XIII, v. 19 (*Bonus orator est Lieus* [*Lienis* falso Simpson]) est commenté dans le *Carmen*, II, 58, 17-18. Les extraits cités sous le nom de Pierre (XIII, I, 33 et XXVIII, 3-4) proviennent des *Recognitiones* du Pseudo-Clément. Sedulius lisait le *De unitate ecclesiae* de Cyprien sous le nom d'Augustin (XLIX), le *De sobrietate et castitate* (*C. P. L.*, 374) sous celui de Jérôme (XIII, v. 3 et 18). Il connaissait une collection d'homélies attribuées à Fauste de Riez (XIII, XXIX, 20 et XXXI ; 4 : XVII, 7) et disposait d'une copie du *Contra Gaudentium*, dans un corpus tout à fait exceptionnel des œuvres de saint Augustin (XXXIX et LXXVII). J'ai cherché longtemps à quoi pouvait renvoyer la mention *Galen in Ecclesiam* (XVII, 3-6), avant de découvrir qu'il s'agissait d'une mélecture d'abréviation pour *SALE (mon) in ECCLESI (astem)*. Mais d'autres mystères attendent toujours d'être expliqués : je serais par exemple fort curieux de savoir à quoi renvoient les textes XVIII, 15 et 17, LX, 7, placés respectivement sous les noms de « Iustinus », de « Baruc » et d' « Innocentius papa ad Tolosanos ».

François DOLBEAU.

Éditions diverses.

J. C. MCKEOWN, *Ovid : Amores, Text, Prolegomena and Commentary* in four volumes, *Volume II, A Commentary on Book one* : Trowbridge, 1989, 421 pages.

Ce volume, qui est le deuxième d'une série de quatre livres consacrés aux *Amores* (le premier, paru en 1987, proposait une introduction générale), présente un commentaire du livre I. Il s'ouvre sur une énumération des éditions et commentaires utilisés, suivie d'une longue liste des ouvrages cités au fil du commentaire (relevons toutefois l'absence du livre de P. VEYNE sur l'élégie érotique romaine ou celle d'une des meilleures contributions à l'étude de l'élégie ovidienne, *L'arte di farsi amare, Modelli culturali e progetto didascalico nell'elegia ovidiana* de M. LABATE). L'explication de chaque élégie est précédée de références bibliographiques, d'un plan du poème et d'une introduction replaçant le texte, avec beaucoup de pertinence, dans la tradition littéraire grecque et latine ; cette vue générale du poème est suivie de remarques, vers à vers, qui portent sur les difficultés grammaticales, les choix opérés dans les manuscrits, le vocabulaire, les effets stylistiques, les allitérations et les assonances, les textes qui éclairent la pensée de l'auteur ou la forme qu'il a choisie, les rapprochements avec d'autres poètes, qui s'inspirent des *Amores*, le traitement des motifs dans le reste de l'œuvre ovidienne.